

Septembre 1992

AMIS D'ART DE HAUTE-ALSACE

L'exposition «Donateurs et Mécènes» a été présentée par notre association, tout l'été, au Musée des Beaux-Arts de Mulhouse. Avec ce premier ensemble, ainsi qu'avec la plaquette illustrée que vous avez retirée, vous avez pu prendre la mesure de l'effort que nous développons.

Les visiteurs, bien plus nombreux en ces lieux qu'à l'accoutumée, ont témoigné de leur joie à la découverte des œuvres que nous avons exposées.

Grande première officielle, cette exposition a rencontré beaucoup de sympathie et suscité de nouvelles adhésions. Son succès est celui des «Amis d'Art de Haute-Alsace», de leur solidarité et de leur fidélité.

Notre association prépare, d'ores et déjà, d'autres manifestations. Parlez-en à vos amis et connaissances, montrez-leur la plaquette. S'ils pouvaient connaître mieux l'association, plus d'un soutiendrait nos efforts.

Plus nous serons nombreux, mieux nous agirons pour l'art de notre région.

Michèle Dyssli

LE SILENCE DES CANONS

Que les plus pacifiques se rassurent, nos canons n'ont rien de martial mais concernent les beaux-arts. A l'heure actuelle, l'expression artistique se doit d'être libre... jusqu'à la licence. Un petit rappel historique nous fera remonter à la fin du XIX^e siècle. A l'époque où le Progrès devient omniprésent – en tant que dessein et que mythe – où la technique bouleverse tous les domaines de l'activité humaine, il est normal que les artistes s'interrogent sur la signification, le but et l'avenir de l'art. La jeune génération est alors issue de l'académisme le plus étroit et le plus décadent qui soit. Cette école, le terme de conservatoire s'appliquant fort justement, apprend à ses élèves la technique, ou plutôt les techniques, de la peinture, de la sculpture, de la gravure, mais elle en a perdu l'esprit.

Les proportions, les canons qui remontaient à l'antiquité et qui ont été enrichis par la dynamique des Barbares, la subtilité de l'Orient, les réflexions des artistes de la Renaissance, se sont transformés en recettes de cuisine. L'art était en train de perdre son sens sacré (qu'il conservait jusqu'alors dans ses représentations profanes) et son utilité sociale, plus prosaïque, du fait du développement et de la démocratisation des moyens chimiques et mécaniques de reproduction de l'image, photographie, photogravure, cinématographe.

A la veille du premier conflit mondial, pour quiconque réfléchit profondément, l'art traditionnel est condamné à dégénérer et à disparaître ou à se régénérer, à se recréer (de nos jours on dirait se recomposer...) et à renaître de ses cendres, tel un phénix.

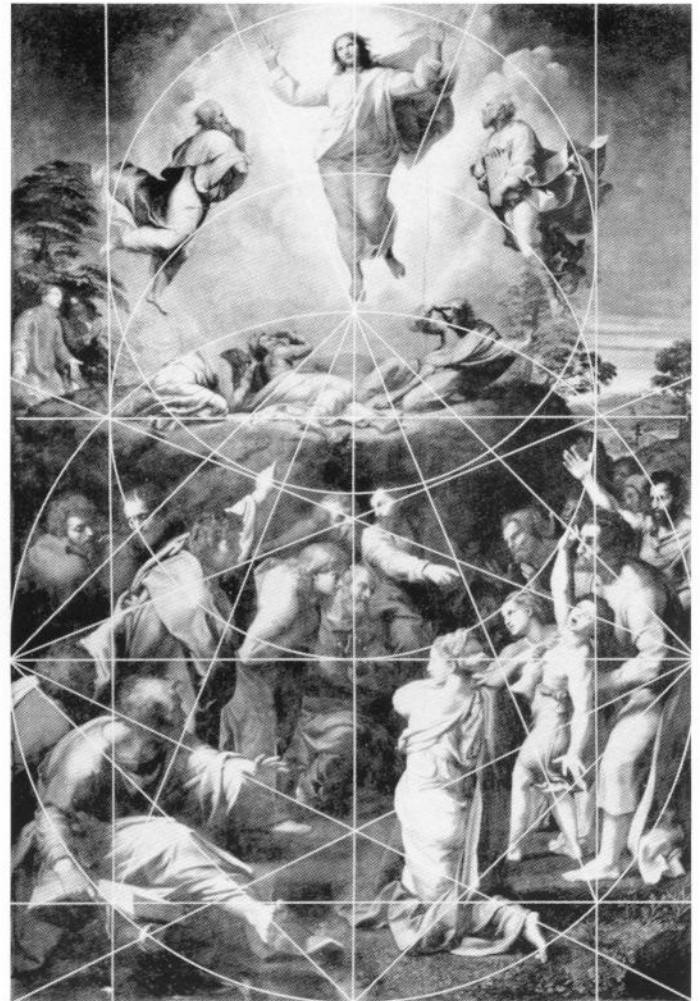
Nous en étions revenus, toutes proportions gardées, à la Renaissance ou à la Révolution Néo-Classique, périodes de grande remise en question.

Apparaît alors, presque simultanément, aux quatre coins de l'Europe, une foule de mouvements artistiques qui se révoltent contre «l'art bourgeois» et ses impasses, dont l'impressionnisme et son esthétique narcissique n'est pas la moindre.

Les Suprématistes, Cubistes, Dada – qu'ils soient Espagnols, Français, Autrichiens, Suisses, Allemands ou Russes – ne s'attachent plus qu'à une chose : s'affranchir des règles classiques de la composition traditionnelle, en un mot, détruire. Cette démarche semble gratuite, simplement destinée à faire fi du passé. En fait, elle marque tout d'abord la détresse d'une élite intellectuelle face à l'incertitude du futur telle que le développement prévisible de la société industrielle la laisse présager (se reporter à la fin de «L'Ile des Pingouins» d'Anatole France - 1908).

La provocation, en forme de point d'interrogation, du carré blanc

sur fond blanc de Malévitch (1919-20), mais avant cela celle des œuvres des groupes d'avant-garde, était là pour stimuler la réflexion de la société sur l'avenir de l'art. Cette dernière n'a pas su répondre aux interrogations très (trop ?) profondes des artistes éclairés sur l'avenir. Les réactions, le mépris ou l'admiration béate, ont été aussi négatives que paradoxales, toutes deux stériles. Si l'intention, et le fond, de la démarche des novateurs étaient sains, le moyen utilisé, excessif, ne l'était pas.



Raphaël Sanzio

LA TRANSFIGURATION

Voulant nier les valeurs anciennes, il leur fallait créer un nouveau langage pictural. Ce dernier, devant être neuf et rejetant le passé, s'est projeté vers le futur, ou plutôt sur la conception présente que s'en faisaient les artistes. Or l'homme, pour communiquer, a besoin de conventions. Ces conventions, au niveau des beaux-arts, étaient jusque-là constituées par les canons, a priori immuables, et d'un élément culturel évolutif à base de symbolique. En rejetant ces bases, les artistes ont joué à l'apprenti sorcier, puisque leur travail est devenu incompréhensible au vulgum. Ils s'en sont rendu compte, puisqu'ils ont édité, parallèlement à leur production, des modes d'emploi, les «manifestes» et autre revues à vocation explicative.

Au vu des résultats et constatant le trouble profond qu'a jeté cette Révolution dans les esprits, la question fondamentale que l'on peut se poser de nos jours, est de savoir si nos révoltés ne se sont pas trompés de médium et si, au lieu d'abandonner les bases intellectuelles des beaux-arts, ils n'auraient pas mieux fait d'en rejeter les bases techniques, à savoir la toile et le chevalet. Cette réflexion s'est d'ailleurs développée un peu plus tard avec les arts appliqués, le Bauhaus, puis le «design», lorsqu'il est bien compris.

La peinture n'est pas morte pour autant ; elle doit cependant provoquer une sérieuse réflexion sur son devenir afin de ne pas sombrer définitivement dans la déchéance et le non-sens. La suprême leçon de modestie que nous donne l'histoire est de voir que nombre de barbouilleurs au mètre linéaire reprennent des éléments académiques, afin de se mettre au niveau d'un public souvent ignare et crédule, alors que des artistes sensibles et sincères parviennent à s'exprimer en déstructurant leurs compositions mais en apportant assez de force de conviction personnelle pour rendre leurs œuvres vivantes.

Le sentiments de plénitude que l'homme peut ressentir en regardant une œuvre d'art dépend cependant toujours de l'emploi de proportions universelles déterminées par l'expérience et la sensibilité de l'espèce. Plutôt que d'aller à l'encontre de notre nature, sachons redécouvrir l'âme des canons.

Frédéric Guthmann

THOMA L'IMPOSTEUR

Né au cœur de la Forêt-Noire à Bernau le 2 Octobre 1839, Hans Thoma a tenté, tout au long de sa longue vie, de persuader ses contemporains qu'il n'était, somme toute, rien de plus mais rien de moins qu'un peintre, ce qui de nos jours n'a vraiment plus grande signification. Et il y a réussi, semble-t-il, au-delà de toute espérance car rares sont ceux qui, en cette fin du 20^e siècle, connaissent et surtout savent apprécier cette œuvre attachante qui n'est rien moins que provinciale. Nos voisins badois qui viennent de rénover et d'agrandir à grands frais (bravo) le «Hans Thoma Museum» à Bernau n'en sont pas moins tombés dans le panneau en consacrant de longs articles au grand «Schwarzwaldmaler». Mais n'est-il que cela ? De ce côté-ci du Rhin, il y a belle lurette que ce «Schwob» a été victime du grand contre-balayage



Hans Thoma

«KINDERREIGEN»

orchestré par la célèbre affiche de Hansi en 1945 et est donc devenu sinon un inconnu, du moins un parfait «étranger». La génération d'après-guerre qui a appris l'allemand, langue «étrangère», dans les célèbres manuels délicieusement rétro concoctés par les regrettés inspecteurs Bodevin et Issler, a néanmoins pu admirer furtivement au détour d'une page quelques médiocres reproductions de petites filles joufflues aux tresses si blondes qu'elles n'avaient pu être commises que par quelque Prussien notalgique à la tripe «Blut und Boden». Que nenni ! Il s'agissait en fait de l'œuvre de Hans Thoma détournée aux fins d'élaborer non sans quelque naïveté une image bien désuète de la germanitude en ces temps (déjà lointains) de guerre froide et de miracle économique. Eh bien non ! Hans Thoma vaut bien mieux que cela ou que son étiquette de «Schwarzwaldmaler». Il mérite d'être redécouvert ou retrouvé. Derrière le masque de ce supposé folkloriste, se cachent une sensibilité et un talent marqués par la capacité si rare (mais si fréquemment revendiquée) d'extraire l'universel du quotidien et du familial afin de le rendre lumineusement proche et sensible à tous. Hans Thoma commença très jeune à dessiner et à peindre le cadre de son enfance, les paysages de sa vallée, les portraits de ses proches. Faute de moyens financiers, ce n'est qu'à 20 ans qu'il débute sa véritable formation à l'école des Beaux-Arts de Karlsruhe, grâce à une bourse attri-

bue par le grand duc de Bade. Après 6 années passées à Karlsruhe, Hans Thoma poursuit et complète sa formation à Düsseldorf, Munich et Francfort dans des conditions matérielles très difficiles. Néanmoins, la vente de ses premières véritables œuvres lui procure enfin des ressources suffisantes pour envisager un voyage en Italie qui est une révélation pour cet artiste en devenir. Après la lumière de la Renaissance, Hans Thoma se lie avec la famille de Richard Wagner et plonge alors dans le brouillard romantique des légendes germaniques pour réaliser décors et fresques monumentales à Bayreuth. Le succès s'affirme vers 1890 et les voyages en Italie se succèdent. En 1898, après un long séjour dans son village natal de Bernau, Hans Thoma est nommé directeur de la collection ducal à Karlsruhe. Cette position prestigieuse l'autorise à l'époque à exercer un esprit critique assez féroce qui ne sera pas toujours apprécié par les tenants d'un certain art moderne. A sa mort en 1924, Hans Thoma n'est plus vraiment de son siècle dans une Allemagne à la dérive. Son caractère souvent difficile n'empêchait pas cet homme, à la foi chrétienne profondément enracinée, de faire preuve d'une grande humilité vis-à-vis de lui-même, de son talent et de son œuvre qu'il percevait avec sincérité comme une mission que Dieu lui avait assignée et dont il n'était en fait que le modeste instrument : «Darum wage ich es immer wieder in frommer Ehrfurcht, Gott in der Welt und die Welt in Gott zu malen». Des propos qui peuvent prêter à sourire, mais un sourire qui s'efface au contact de l'œuvre de ce peintre haut-rhénan profondément humaniste et qui, avec une grande économie de moyens et un sens très sûr de la composition, nous entraîne dans un monde qui n'offre que formellement et fortuitement les apparences rassurantes de sa «Heimat», du Rhin coulant paisiblement vers Säckingen, d'une ronde de petites filles ou d'une paysanne nourrissant ses volailles. Ces apparences sont tranquillement trompeuses. Hans Thoma est un génial imposteur qui ne fait semblant de nous endormir que pour mieux nous éveiller. La paysanne n'évoque rien moins qu'une vierge de Schongauer, les petites filles à la grâce antique décrivent les figures d'une géométrie oubliée et le fleuve si calme emporte, loin des vivants, des êtres légendaires et désormais invisibles.

Pierre-Louis Chrétien

COLLECTION ART DE HAUTE-ALSACE

Robert Breitwieser (1899-1975)

Autoportrait au chapeau de paille, vers 1931,
peinture à l'huile 80 x 54,5 cm.

S'observant dans un miroir, le peintre palette à la main se voit de trois quarts dos, la tête retournée de trois quarts face, à contre-jour dans l'atelier. Une zone d'ombre détermine un axe diagonal dans le tableau partageant la lumière et la répartissant de part et d'autre sur une petite peinture et le long du dos du sujet. Cette répartition est du meilleur clair-obscur et donne à ce portrait sa vie et son mystère. D'une facture preste, l'œuvre apparaît comme venue d'un seul jet.

Charles Folk

ACTUALITE

A Mulhouse

Nathan Katz et ses Amis

La Ville de Mulhouse a tenu à marquer le centenaire de la naissance de Nathan Katz par une série de manifestations qui se dérouleront cet automne à «La Cour des Chaînes», à la «Maison de la Culture Populaire de la Cité», au «Théâtre de Poche», au «Rallye Drouot» et au «Cercle du Théâtre Alsacien de Mulhouse».

Pour répondre au souhait de Monsieur Michel Samuel-Weis, «Art de Haute-Alsace» présentera des portraits d'artistes et d'écrivains qui ont partagé les émotions et les ferveurs du poète, ainsi que quelques paysages en relation avec ses écrits.

Ce choix sera accompagné d'un montage d'après des dessins inédits de Robert Breitwieser pour «Sundgäui» - «O loos da Rüef dur d'Gärte». Un important ensemble de photographies réunies par Roland Gutzwiller évoquera les âges du poète.

Du 13 au 31 octobre

Cour des Chaînes à Mulhouse.

Du mardi au samedi de 13 h à 19 h, fermé dimanche et lundi.



Robert Breitwieser

AUTO PORTRAIT AU CHAPEAU DE PAILLE

FRAM: Quand l'acquis rend coi.

La richesse des collections du Musée d'Impression sur Etoffes de Mulhouse n'est plus à vanter. Sa réputation mondiale lui vaut d'être visité par tous les professionnels de la planète, et bien sûr par les amateurs, collectionneurs ou plus simplement esthètes. Mais l'entretien du fonds ne suffit pas à garantir la grandeur d'une collection et tout musée digne de ce nom, et de son renom, se doit de les enrichir. Mesdames Jacqué et Drosson, qui ont en charge la destinée de cette vénérable institution (fondée en 1858), ont eu l'excellente idée de présenter le fleuron de dix années d'acquisitions.

La rétrospective se place dans le cadre du «Mois des Musées»; en fait, elle s'étale de juillet à décembre 1992. Les cent soixante pièces exposées, une sélection parmi les milliers qui sont entrées, sont regroupées en quatre thèmes: l'art, les arts décoratifs, les techniques et l'ethnographie. On peut y voir des créations, pour l'industrie textile, de Lansky, Poliakoff et Michaux, datant des années 50. Mais des pièces rares, des XVIII^e et XIX^e siècles, imprimées à la planche ou à la plaque de cuivre, ou des pièces peintes provenant des Indes occupent également une place de choix dans la présentation. Les étoffes d'Asie et d'Afrique ne sont pas en reste et garantissent, sinon le grand teint, du moins le dépaysement. Également intéressantes sont les techniques d'acquisition qui sont mises en œuvre par le MISE. Cette exposition lui permet de remercier les donateurs directs – qui offrent des objets issus de leur patrimoine – ou institutionnels qui subventionnent certains achats. Ainsi est-on heureux d'apprendre que les donations de particuliers ou d'entreprises constituent la grande masse des acquisitions. Les autres, celles qui nécessitent des débours, sont soumises à la Direction des Musées de France, instance parisienne, qui valide le choix des conservateurs. Certains achats sont subventionnés par le biais du Fonds Régional d'Acquisition des Musées, instance déconcentrée et gérée par la Direction Régionale des Affaires Culturelles. Ce sont ces œuvres qu'il nous est donné de voir. Les budgets d'acquisition étant, par la force des choses est-on tenté de dire, limités, l'action des FRAM permet aux plus dynamiques des musées d'assumer leurs ambitions qualitatives. Les pièces de grande qualité sont en effet peu nombreuses et le plus souvent limitées à des filières restreintes, salles de ventes ou antiquaires spécialisés (donc chères). Le résultat de cette politique de recherche est donc à découvrir au MISE. On ne peut qu'adresser un coup de chapeau à l'équipe qui le dirige, pour la qualité des pièces et la grande cohérence de celles-ci dans leur incroyable diversité. De quoi rester coi devant l'acquis de qui l'on s'est enquis.

Du 5 octobre au 31 décembre
Musée de l'Impression sur Etoffes - 3, rue des Bonnes Gens à Mulhouse
Tous les jours de 10 h à 12 h et de 14 h à 17 h, fermé le mardi.

A Paris

Les Etrusques et l'Europe

À la veille de l'ouverture des frontières, cette exposition mettra en évidence l'apport de la civilisation étrusque dans la formation de la culture européenne. Cette manifestation précisera le rôle de relais civilisateur joué par l'Etrurie à l'aube de l'Europe, rappellera ses rapports féconds avec les civilisations voisines d'Italie, d'Europe centrale et celtique, mesurera la dette de Rome à son égard et par delà, celle de nos propres cultures. Elle analysera également le regard que les différentes nations européennes ont porté sur la civilisation étrusque depuis la Renaissance, époque des premières découvertes, jusqu'à nos jours.

Cette exposition, organisée par la Réunion des Musées Nationaux, le groupe FIAT et le Palazzo Grassi, sera présentée également à l'Altes Museum de Berlin au printemps 1993.

Galeria Nazionale du Grand Palais, Place Clémenceau.

Du 19 septembre au 14 décembre,
tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 20 h, le mercredi jusqu'à 22 h.

L'Art Byzantin

dans les Collections Nationales

Il n'y a pas eu en France d'exposition consacrée à l'art byzantin depuis 1931 et celle-ci tentera de montrer, pour la première fois, la richesse des collections françaises autour du noyau des collections de la Bibliothèque Nationale, du Musée du Louvre, des musées de province et des trésors des églises de France. Icônes, ivoires, soieries, pièces d'orfèvrerie, marbres rapportés d'Orient lors des croisades illustreront les grandes étapes de l'art byzantin depuis les origines jusqu'à la chute de Constantinople aux mains des Turcs en 1453.

Musée du Louvre, Hall Napoléon.

Du 6 novembre 1992 au 1^{er} février 1993,
tous les jours, sauf mardi, de 9 h à 18 h, le mercredi jusqu'à 21 h 45
le lundi jusqu'à 21 h 45 en alternance pavillon Denon ou pavillon Sully.

Sisley, 1839-1899

En hommage au peintre impressionniste, cette exposition réunira une soixantaine de peintures permettant de retracer le parcours esthétique de Sisley qui occupa une place singulière au sein du mouvement impressionniste. À travers les œuvres présentées seront évoqués les différents moments de l'œuvre de l'artiste, depuis sa participation à la genèse de l'impressionnisme dans les années 1860 et l'aboutissement de son propre langage pictural au cours de la décennie suivante, jusqu'aux réponses personnelles qu'il formula dès 1880 aux problèmes posés par la technique, sans omettre la recherche qu'il développa sur les «séries» au cours des années 1880-1890.

Cette exposition, coorganisée avec la Royal Academy de Londres et la Walters Art Gallery de Baltimore, a été réalisée, pour sa présentation parisienne, grâce au soutien d'Aérospatiale et d'IBM.

Musée d'Orsay, rue de Bellechasse.

Du 30 octobre 1992 au 31 janvier 1993,

tous les jours, sauf lundi, de 9 h à 18 h, le jeudi jusqu'à 21 h 45,
le dimanche de 9 h à 18 h.

A Zürich

Gustav Klimt (1862-1918)

L'œuvre de Gustav Klimt marque le début de la peinture moderne en Autriche et ouvre un chapitre important du Jugendstil à l'échelon international. Ses premiers portraits de femmes de la société viennoise se situent à la charnière entre la peinture encore largement académique de l'époque viennoise de la «Ringstrasse» et un style chargé de symbolisme qui use de moyens annonciateurs de l'expressionnisme.

Cette première exposition suisse entièrement dédiée à Klimt constitue, avec sa soixantaine de peintures et plus de 130 dessins, la plus importante rétrospective consacrée à ce jour au grand peintre et dessinateur viennois. Elle s'inscrit dans la série de présentations que le Kunsthaus voue depuis quelques années, avec le succès que l'on sait, aux précurseurs de la «modernité classique»: Hodler, Ensor (1988), Moreau, Kokoschka (1986), Munch (1988), Schiele (1988/89), Segantini (1991). Ce n'est qu'un demi-siècle après sa mort que Gustav Klimt, aujourd'hui figure de proue incontestée de l'Art nouveau autrichien, et plus généralement considéré comme une des personnalités artistiques dominantes de l'aube du siècle, fut reconnu et apprécié à l'étranger aussi. Après la «redécouverte» de son «élève» et jeune compagnon de route Egon Schiele au début des années soixante-dix, après le classement d'Oskar Kokoschka, Klimt à son tour fut «découvert» dans la mouvance de cette légendaire «Vienne au tournant du siècle» rendue célèbre par de nombreuses expositions ces dernières années.

La personnalité et l'œuvre de Klimt sont parfaitement représentatives des courants esthétiques qui ont agité cette époque, et son art combine les nombreuses caractéristiques – souvent contradictoires – de la culture de son temps: un refus déterminé d'un académisme dépassé et de brillantes représentations «grand-bourgeoises» et «décadentes», l'art sensible et nerveux du Jugendstil et les splendeurs stylisées regorgeant d'or, un érotisme déchaîné et un pathos «byzantin» rigide, une attitude réformatrice et des décorations ornementales.

Du 11 septembre au 13 décembre

Kunsthaus Zürich, Heimplatz 1

Mardi à jeudi de 10 h à 21 h, vendredi à dimanche de 10 h à 17 h, fermé le lundi.

AVIS

Visite en groupe de l'exposition Gustav Klimt

La visite en groupe par les Amis d'Art de Haute-Alsace est programmée le dimanche 18 octobre.

Le déplacement à Zürich se fera en voitures particulières à frais partagés. Repas tiré du sac.

Rendez-vous: 12, passage des Augustins à Mulhouse. Départ à 9 h, retour vers 19 h 30.

Secrétariat d'Art de Haute-Alsace

À partir du mois d'octobre, la permanence se tient au siège de l'association tous les deuxièmes samedis du mois de 16 h à 18 h, hormis les vacances scolaires.

Les Amis d'Art de Haute-Alsace y trouvent tous les renseignements qu'ils peuvent souhaiter sur la vie de l'association et la documentation relative aux expositions et musées dont la visite en groupe est programmée. Ils peuvent y voir des œuvres de la «Collection Art de Haute-Alsace» et y amener leurs amis intéressés par l'action de l'association et qui souhaiteraient soutenir ses efforts.